



ÉLOGE DE M. DE TRESSAN.

LOUIS-ÉLISABETH DE LA VERGNE, COMTE DE TRESSAN, Lieutenant général des armées du Roi, Commandeur de l'Ordre de Saint-Lazare, l'un des quarante de l'Académie Française, Associé-libre de celle des Sciences; de la Société royale de Londres; des Académies de Berlin & d'Édimbourg, naquit au Mans, le 4 Novembre 1705, de François de la Vergne-Tressan & de Magdeleine Brulart de Genlis.

La Maison de la Vergne étoit établie en Languedoc, lorsque Simon de Montfort, à la tête d'une troupe de Brigands que l'amour du pillage & le fanatisme rassembloient sous sa bannière, vint convertir & ravager cette belle province: les la Vergne, fidèles à leur Prince, Raimond, Comte de Toulouse, prirent avec lui la défense de son peuple; mais la férocité l'emporta sur le courage, plus de trois cents mille habitans paisibles & désarmés, furent la proie des Soldats & des bourreaux, tandis que les biens & les titres de ceux qui avoient voulu les défendre, devinrent la récompense de leurs assassins.

Les la Vergne abandonnèrent leurs possessions & leur patrie, heureusement qu'un siècle après, un Cardinal de la Vergne, Archevêque de Sens, répara le mal que les Légats d'Innocent III avoient fait à sa famille, & acheta la terre de Tressan, dont une des branches de la Vergne a depuis toujours porté le nom.

Cette branche embrassa, au seizième siècle, la Religion réformée: à la bataille de Jarnac, la Vergne, suivi de vingt-cinq de ses neveux, défendit long-temps le Prince de Condé blessé & abandonné de son armée: quinze de ces braves Chevaliers y périrent, la plupart des autres furent

Hist. 1783.

Q

bleffés & faits prisonniers. La Vergne, ami de Coligni, le suivit au mariage de Henri IV; mais plus défiant que l'Amiral, parce qu'on employa moins d'artifices pour le tromper, il prévint la trahison que l'on tramait contre son parti, rassembla chez lui les Gentilshommes qui l'avoient suivi à la guerre, arma ses domestiques, se précautionna contre une surprise, & au premier bruit du massacre, fit monter sa troupe à cheval, chargea celle des Meurtriers qui entouroient déjà sa maison, les dispersa, & courut se réfugier dans ses terres: ainsi par sa prudence & sa valeur il fut échapper à cette horrible conspiration d'un Roi contre son peuple, attentat dont on ne sauroit trop souvent rappeler la mémoire, pour apprendre aux Rois quels crimes ils s'exposent à commettre; & aux peuples, à quels malheurs ils doivent s'attendre, lorsqu'ils n'ont pas la sagesse d'étouffer les premiers cris du fanatisme sous le poids du mépris & de la risée publique.

Le fils de la Vergne, digne de son père, commanda l'Infanterie de l'aile droite à la bataille d'Ivry, & y reçut trois blessures; il eut pour fils François de Tressan, bis-aïeul de celui dont nous faisons ici l'éloge; Louise de Monteinard sa femme étoit dans Béziers, lorsque le Duc de Montmorenci son parent y fut assiégé, elle demanda au Commandant de l'armée du Roi, ou plutôt du Cardinal de Richelieu, la liberté de sortir de la ville, l'obtint, & emmena avec elle dans sa voiture, le Duc de Montmorenci caché sous son vertugadin; le Cardinal ne put s'empêcher de louer hautement cette action qui lui enlevait cependant une victime, à la vérité pour bien peu de temps.

Elle eut vingt-deux enfans, dont dix-neuf vécutent plus de soixante-dix ans, une des filles en vécut cent.

Ces détails généalogiques paroîtront peut-être étrangers à l'éloge d'un Académicien, mais ce sont les actions de ses ancêtres, & non leurs titres, que nous venons de rapporter; & ces actions sont une partie du patrimoine de leurs descendans.

M. le Comte de Tressan fut élevé d'abord chez l'Évêque du Mans, son grand-oncle, car sa famille avoit quitté la Religion réformée, elle avoit même produit un Missionnaire célèbre, qui, sous le règne de Louis XIV, convertit beaucoup de Protestans, & n'en fut pas moins persécuté comme janséniste. L'Évêque du Mans avoit quitté la Cour de bonne heure, pour se retirer volontairement dans son diocèse, avec un Évêque anglois, son ami : ils vécurent ensemble pendant quarante-deux ans, & eurent le bonheur de mourir le même jour : M. de Tressan fut alors élevé par son oncle, archevêque de Rouen, premier Aumônier du duc d'Orléans, Régent du royaume.

L'archevêque de Rouen fit venir son neveu à la Cour, école bien dangereuse pour un jeune homme de treize ans : mais ce jeune homme ne se borna ni aux leçons qu'il pouvoit y recevoir, ni aux sociétés qu'il y trouva ; il se lia dès sa première jeunesse avec Voltaire & avec Fontenelle, eut l'avantage de leur plaire, & le mérite de sentir le prix de leur amitié ; ils lui inspirèrent le goût de la Philosophie & des Lettres, & ce respect pour les Hommes illustres dans les Sciences ou dans la Littérature, qui malheureusement n'en est pas toujours une suite : car on a vu souvent les gens du monde, loin de trouver des plaisirs ou un remède contre l'ennui, dans la culture des beaux Arts, devenir les victimes de cet amour-propre malheureux, qui accompagne les demi-talens, & haïr les hommes célèbres, dont la gloire humilioit en secret leur orgueil.

M. de Tressan, quoiqu'occupé autant qu'aucun autre homme de la Cour, des plaisirs ou de ce qui en a le nom, réservoit tous les jours quelques heures qu'il consacroit au travail ; il s'instruisoit par le commerce des Savans, dont il avoit su se concilier la bienveillance, & se préparoit des ressources pour le temps de sa vieillesse, des consolations contre les malheurs de l'ambition & de la fortune.

Il fit dans la guerre de 1741, toutes les campagnes de Flandre, avec le feu Roi, dont il étoit Aide-de-camp à

la bataille de Fontenoi, la première qu'un roi de France eût gagnée contre les Anglois, depuis celle de Taillebourg.

En 1750 il entra dans l'Académie comme Associé-libre; il s'étoit déclaré Physicien peu de temps auparavant, par un Mémoire sur l'Électricité; matière alors très-nouvelle & très-peu connue. Dans cet Ouvrage, il s'étoit un peu livré à son imagination, & elle l'avoit bien servi, puisqu'il a prédit une partie des découvertes qui ont été faites depuis.

Ces Recherches qui n'ont pas encore été imprimées, annoncent une étendue de connoissances qu'on est étonné que M. le Comte de Treslan ait eu le temps d'acquérir, & montrent une sagacité qu'on regrette de n'avoir pas été plus constamment employée; elles donnent même lieu de croire que son goût pour la Physique seroit devenu un véritable talent, s'il avoit pu le suivre avec cette opiniâtreté & cette constance sans lesquelles on ne fait, dans les Sciences, ni de véritables découvertes, ni même de véritables progrès.

Vers le même-temps, il composa pour l'Encyclopédie plusieurs articles, presque tous sur l'Art Militaire; & il eut soin d'y faire entrer quelques leçons d'humanité & de justice, que malheureusement on ne peut pas encore regarder comme absolument inutiles.

M. le Comte de Treslan passa de la Cour de France à celle de Lorraine, où il fut grand Maréchal-des-Logis du Roi de Pologne Stanislas, & successivement Commandant du Toulinois & de la Lorraine-allemande.

Il contribua beaucoup à l'établissement de l'Académie de Nanci; il y lut plusieurs Discours, & y prononça souvent l'Éloge des hommes célèbres qu'il y avoit fait associer. Le Roi de Pologne qui aimoit les Lettres & qui les cultivoit, avoit pris pour M. de Treslan un goût assez vif pour inspirer de la jalousie au père Menou; aussi ce Jésuite ne manqua-t-il pas d'accuser M. de Treslan d'avoir mis de la philosophie dans quelques-uns de ses Discours Académiques; le Roi lui en parla: *Je conviens de mon tort*, lui répondit

M. de Treffan , *mais je supplie votre Majesté, de se rappeler qu'à la Proceſſion de la Ligue, il y avoit trois mille Moines & pas un Philoſophe.*

La mort de ce Prince, celle de ſa fille & de ſon petit-fils, firent perdre à M. de Treffan, toutes les perſonnes auguſtes dont les bontés pouvoient nourrir en lui des reſtes d'ambition; c'eſt en général pour les hommes la dernière de leurs paſſions, & ſur-tout elle ne quitte jamais abſolument ceux qui ont vécu dans les Cours. Ce fut alors qu'il ſentit le prix de l'habitude qu'il s'étoit formée de cultiver ſon eſprit, & par la lecture & par la compoſition de quelques Ouvrages. Le premier fruit de ſa retraite fut conſacré à l'éducation de ſes enfans, mais après avoir rempli ce devoir par un Livre ſérieux, intitulé *Réflexions ſur l'Esprit*, il renonça aux Recherches philoſophiques, abrégea les Amadis, traduiſit l'Arioſte, & fit des Romans de Chevalerie.

Il trouvoit dans ſa famille les noms de *Laure*, de *Diane de Château-Morand*, de *la Fayette*, noms célèbres dans les Romans; mais ce dernier pouvoit l'expoſer à une comparaison dangereuſe, auſſi eut-il ou la galanterie ou la prudence de ne pas s'expoſer au parallèle.

Il crut qu'un Chevalier ne devoit point parler d'amour comme une femme tendre & ſenſible, il ſubſtitua une gaieté piquante, mais modeſte; des images voluptueuſes, mais toujours enveloppées du voile de la décence; une liberté qui amuſe, qui ſéduit, mais ſans alarmer la pudeur, à cette douce ſenſibilité, à cette délicateſſe, à cette pureté de ſentimens qui caractériſent les Ouvrages de M.^{me} de la Fayette: tous deux ſemblent avoir conſervé le caractère de leur ſexe, dans leur manière de peindre l'amour, & l'on y aperçoit à peu-près la même différence que parmi les gens du monde on peut obſerver dans la manière de le ſentir.

Il ne nous appartient pas de fixer la place que mérite M. le Comte de Treffan dans un genre moins frivole qu'on ne croit, puisſque la plupart des hommes, & ſur-tout des femmes, ont pris dans les Romans qu'ils ont lûs, une partie de leurs préjugés ou de leurs principes, mais nous

nous bornerons à observer qu'il n'est aucun Romancier, ni même aucun Poète, qui ne puisse envier le tableau si naïf, si original, & si touchant de l'éducation d'Ursino.

C'est à l'âge de soixante-treize ans qu'on vit M. de Tressan se livrer à ces Ouvrages dans lesquels on trouve toute la fraîcheur, toute la gaieté d'une imagination jeune & riante; c'est à cet âge qu'il montra pour le travail une ardeur telle qu'un homme de Lettres avide de renommée, peut l'avoir au commencement de sa carrière.

Au milieu des douleurs de la goutte, il dictoit un conte rempli des peintures les plus animées: il sembloit que son corps & ses sens eussent vieilli seuls, & que l'âge & les infirmités eussent respecté son imagination & son esprit.

Si l'on regarde ces Ouvrages comme ceux d'un vieillard, combien doit-on regretter que dans sa jeunesse il n'ait pas suivi la carrière des Lettres avec la même ardeur? mais peut-être aussi que son esprit, qu'il avoit exercé toujours sans se fatiguer jamais, avoit conservé toute sa force, & que la dépendance où l'ame est de nos organes, n'est ni si absolue ni assujettie à des loix si régulières, qu'une observation superficielle nous porte à le croire.

Il desira vivement d'être de l'Académie Française, & obtint à l'âge de soixante-quinze ans un titre dont il ne devoit pas jouir long-temps, mais dont il jouit avec toute la vivacité, toute la sensibilité d'un jeune homme qui l'auroit obtenu pour le prix d'un premier succès.

Le dernier Ouvrage de M. de Tressan doit intéresser particulièrement l'Académie des Sciences: c'est un éloge de Fontenelle, de cet homme qu'elle regrettera long-temps, à qui peut-être elle doit une partie de sa gloire, & ce qui est encore plus précieux de cet esprit philosophique qui lui fait tolérer toutes les hypothèses sans en adopter aucune; résister aux opinions nouvelles, mais encourager les découvertes; &, en conservant l'esprit de doute dans les justes bornes que prescrit la sagesse, être à la fois un appui utile pour les véritables inventeurs, & une barrière contre le charlatanisme. M. de Tressan avoit beaucoup vécu avec

Fontenelle; il l'avoit vu contribuer au progrès des Sciences autant peut-être qu'aucun homme de génie, sans cependant les avoir enrichies d'une seule découverte; & cacher avec autant de soin, la profondeur & l'étendue de ses vues philosophiques, que d'autres mettent de prétention à en montrer, ne voulant pas que les hommes apprissent trop-tôt, tout le bien que la raison pouvoit leur faire, ne disant les vérités qu'à mesure qu'il les croyoit utiles, mais ayant soin de faire entendre celles qu'il ne disoit pas, pour qu'elles ne fussent point perdues, & qu'on pût les retrouver lorsqu'il seroit temps de les révéler. M. de Tressan avoit vu Fontenelle, pendant le cours d'une si longue vie, rendre les Sciences respectables par ses mœurs, en inspirer le goût, & en faire sentir l'utilité par ses Ouvrages, sans jamais leur attirer d'ennemis, sans blesser l'amour-propre des ignorans, sans les éblouir par trop d'éclat, ou les effrayer en attaquant de front trop de préjugés à la fois. Modeste, réservé dans son zèle pour la vérité, comme dans sa conduite, il exerçoit ainsi sur les esprits de son siècle une influence d'autant plus forte qu'elle se faisoit moins sentir, & qu'on profitoit de la lumière qu'il avoit répandue sans apercevoir de quel point elle étoit partie; c'étoit à lui que M. de Tressan devoit en grande partie le bonheur que la culture des Lettres avoit répandu sur les dernières années de sa vie, & c'est à lui qu'il voulut consacrer les derniers fruits de sa vieillesse. Dans la préface de cet Éloge, M. de Tressan semble prévoir sa fin prochaine, & céder sans regret à la force qui l'entraînoit dans le tombeau, pourvu qu'elle lui permît de s'arrêter encore un moment pour rendre un dernier hommage à une mémoire chérie.

Des attaques de goutte répétées avoient épuisé ses forces, & il y succomba le 31 Octobre 1783, laissant deux fils au service, dont l'un ne lui a survécu que très-peu de temps, un troisième Grand-Vicaire de Rouen, & une fille mariée à M. le Marquis de Maupeou.

